

Mathias : Ma première question serait, que tu me racontes un petit peu, quand et où- tu es né, dans quel milieu social pour comprendre un peu le processus de politisation et comment plus tard tu en arrives au militantisme.

Alain : [...] Je suis né en Saône et Loire et je suis arrivé à Dijon à six ans. Parents instituteurs, de gauche non communiste et membres de la Libre Pensée dont mon père fut un des dirigeants. J'ai toujours été attiré par les garçons depuis mon plus jeune âge. Le grand choc de ma vie s'est produit à la rentrée 1960, j'étais en 3^{ème} : L'arrivée d'un garçon qui ne connaissait personne parce qu'il venait des Vosges, ce garçon c'était Jean-Pierre Joecker, et jusqu'à sa mort on ne s'est pas quitté. Même si les choses ont mis beaucoup de temps entre nous. Ce fut longtemps une amitié platonique, très longtemps même ! Mais l'attraction était claire entre nous et dès que nous avons pu quitter le domicile de nos parents, à Dijon, on est monté à Paris parce que, être homo à Dijon, surtout en étant prof, ça nous semblait impossible. Je crois que nous n'avions pas tort ! Dijon c'est une toute petite ville de province où tout le monde se connaît, on aurait croisé nos élèves et leurs familles à chaque sortie, ça n'aurait pas été très vivable. Donc on voulait aller vivre à Paris, en étant prof ça ne posait pas trop de problèmes, on n'a pas été nommés à Paris, mais en région parisienne. Et on vivait notre homosexualité sans aucun problème : on habitait ensemble, on allait aussi draguer dans les parcs et autres endroits mais en séparant totalement cette vie privée de notre vie politique puisqu'on était tous les deux, depuis l'automne 68, à la Ligue communiste à l'époque. Jusqu'à ce que, miracle on reçoive une circulaire en février 1976 : réunion des homosexuels de la région parisienne au local de la LCR, disons un vendredi à 19h. On n'a pas hésité !

Mathias : Alors une circulaire, comment cela ?

Alain : Une circulaire parce que c'est nous qui dirigeons la Ligue à Pontoise, donc on recevait les circulaires nationales. On les appliquait parfois, rarement à vrai dire, parce qu'elles nous semblaient inadaptées. Nous étions tous les deux responsables de notre section syndicale, on ne pouvait guère appeler à la grève générale 3 ou 4 fois par an ! On était déjà complètement ailleurs en 74-76. Mai 68, on y avait cru, mais en 76, on n'avait plus d'illusions, il n'y aurait pas de révolution. Je reviens donc à cette circulaire, on fonce, au local un peu quand même en rasant les murs, et on n'était pas les seuls ! A l'époque, au local, il y avait une garde, donc il fallait s'annoncer, dire qui on était, on savait donc qu'on allait à la réunion homo. Et là, divine surprise, il y avait au moins 35 ou 40 personnes, garçons et filles, assez peu de filles, il y avait déjà Suzette et Nelly. Et donc chacun raconta sa propre histoire dans un silence impressionnant ! Cette réunion avait été convoquée par quelqu'un qui a complètement disparu de la circulation, Jean Nicolas, enfin il a eu plusieurs pseudos, homo membre du GLH-PQ (Groupe de libération homosexuel-

Politique et quotidien) et avait eu l'idée de réunir les homos de la région parisienne.

Mathias : Les homos de la Ligue ?

Alain : Les homos de la Ligue en effet, et très vite il nous a annoncé l'existence d'un GLH, le GLH-PQ, où il se passait des choses fort intéressantes et donc le samedi suivant, on était à l'AG du GLH, à Jussieu. Émerveillés de ce qu'on voyait et de ce qu'on entendait ! Avant, en arrivant à Paris à la rentrée 72, Jean Pierre et moi, on est allé à une AG du FHAR aux Beaux-Arts. On a été épouvantés par le terrorisme des Gazolines, c'était affreux ! Tout le monde hurlait là-dedans, on s'est presque enfui ! Ce fut la dernière AG du FHAR. Ensuite, il y a eu toute une série de tentatives autour de revues, mais on ne connaissait personne, on ne voyait pas comment frapper à une porte, on avait certainement tort d'ailleurs. Donc c'est cette réunion homo de la Ligue qui a déclenché notre investissement, et cette fois, il fut important, au sein du GLH-PQ. On n'a fait plus que cela en clair. A ce stade, la question à laquelle je n'ai pas vraiment de réponse aujourd'hui c'est pourquoi nous sommes restés à la Ligue jusqu'en janvier 1979. La réponse, je crois qu'elle est simple, c'est que le travail homo qu'on y faisait était passionnant, on a écrit des dizaines d'articles pour Rouge, animé des commissions, écrit à notre tour des circulaires (!) et cela a fini par déboucher sur un stage national homo et une commission nationale, non sans mal. Enfin on a obtenu cela du Comité central. Donc on ne faisait plus que ça et on restait à la Ligue parce que ça nous semblait important. Je crois que ça l'était d'ailleurs. Cela a dû aider des jeunes, et des moins jeunes, de savoir qu'ils n'étaient pas seuls. Et puis fin de de l'épisode. Nos modestes thèses que la commission nationale homo a présentées au III^e Congrès, en janvier 1979 ont été dénaturées, censurées et la direction a refusé notre demande : Une heure de débat sur notre travail au congrès. Ce fut la goutte d'eau qui a fait déborder le vase ou plutôt le prétexte qu'on a utilisé. On était décidé à partir, ça faisait un an que Jean Pierre Joecker préparait Masques par exemple. La Ligue nous a offert l'occasion sur un plateau en nous censurant de façon absolument éhontée, et donc en janvier 79 on a claqué la porte avec perte et fracas. Et mai 79 c'était le numéro 1 de Masques qui sortait. Voilà.

Mathias : Est-ce que tu peux me raconter un peu comment ça se passait au sein du GLH-PQ ? Combien vous étiez ? Il y avait les AG et après des groupes d'arrondissements.

Alain : Les CHA (comités homosexuels d'arrondissement), ce fut après. Mais il y avait déjà des sous-groupes au GLH-PQ. Donc nous étions sans arrêt à Paris, pour participer aux deux festivals de cinéma qui ont quand même demandé pas mal d'investissement. Et c'était un plaisir parce qu'on était encore prof à Pontoise à l'époque ; 17h fin des cours, on prenait la voiture on allait à Paris, plusieurs fois par semaine et on se retrouvait avec une dizaine de personnes

par exemple pour préparer tel aspect du festival de la Pagode ou le 1er mai ou une manif Et c'était une vie formidable parce que on pouvait enfin concilier notre fibre militante on va dire, c'est un grand mot, et des choses qui nous intéressaient et qui nous semblaient nettement plus utiles que la révolution mondiale, ça c'est clair ! Et puis, chaque semaine, il y avait les AG du GLH à Jussieu, un grand moment de convivialité...

Mathias : C'était toutes les semaines ?

Alain : Oui, tous les samedis. Incroyable hein ! Après on allait manger au restaurant et on faisait le cirque, on s'amusait enfin, c'était très très sympa. On y a vraiment noué des amitiés très grandes. On avait même créé un groupe cinéma avec Jean Jacques Zylberman le futur réalisateur ! Malheureusement la plupart de ces amis sont morts aujourd'hui.

Mathias : Il y avait combien de personnes, à peu près ?

Alain : Une trentaine régulière. Mais dès fois ça pouvait monter. Après une manif par exemple il y avait plein de gens qui venaient. Soyons honnêtes, la plupart venaient là pour trouver une âme sœur, où pour baiser. Et je trouve cela très bien. On a fait deux week-ends. Un premier en Seine et Marne. On s'est plus amusé qu'autre chose même s'il y avait de temps en temps des discussions qui se voulaient sérieuses et puis un autre weekend en Normandie. Même chose, c'était surtout convivial parce que des discussions je n'en ai strictement aucun souvenir, à part peut-être une discussion sur le travestissement où un certain nombre de participants dont Jean Pierre sont apparus en robe, grande robe, maquillage etc. Ça a fait sensation ! Voilà les deux aspects. Les grandes AG de Jussieu, où on discutait sérieusement et les rencontres informelles en petits groupes. J'ai un peu oublié la teneur des débats parce que ça me cassait déjà les pieds ! Mais j'ai retrouvé dans mes archives tous les textes internes du GLH-PQ, certains se prenaient très au sérieux, ils avaient surement raison d'ailleurs et écrivaient des textes que peu de gens lisaient je crois. Je pense à quelqu'un comme Michel Politis [...] qui fut le grand penseur, le mentor de Jean Le Bitoux par exemple. Il y avait un autre théoricien dont le nom m'échappe, qui se voulait la référence intellectuelle. Ils ont beaucoup influencé Jean Le Bitoux c'est certain.]

Mathias : Tu étais dans quel sous-groupe ?

Alain : C'était plutôt des groupes thématiques dans mon souvenir. On se réunissait pour telle ou telle chose. Après il y a eu les CHA (comités homosexuels d'arrondissements) et pour nous ce fut le CHA XVIII. [...]

Mathias : Jean Stern me racontait hier que lui était dans le groupe V-XIII, et que c'était beaucoup des groupes de parole. Qu'il y avait beaucoup à raconter, à se raconter.

Alain : Tout à fait ! Y compris dans les CHA. Mais dans les CHA, c'était plus informel... Il y avait moins de gens politisés. Enfin, en tout cas dans le CHA XVIII°, et il y avait énormément de jeunes qui n'avaient jamais milité nulle part et qui venaient pour prendre la parole, pour écouter, c'était convivial. D'ailleurs une partie des membres n'habitait même pas dans le 18° ! Nous n'avions pas vraiment d'activités militantes, même si on se retrouvait dans les manifestations. Certes on a animé des débats dans des cinémas et c'était bien cela dit. C'était en 78, un des premiers films qui traitait des problèmes homos et la salle était pleine, ce fut un beau succès !

Mathias : Tu parles du Festival de la Pagode ?

Alain : Pas du tout ! Une projection qu'on a fait dans le XVIIIe, dans un cinéma Boulevard Rochechouart qui a disparu, je ne me souviens même plus du titre du film mais je pourrais le retrouver, on a dû écrire un article dans Rouge là-dessus. Enfin ça n'a pas un gros intérêt. Et les autres groupes de quartier faisaient aussi probablement un peu la même chose. C'était par quartier, c'était aussi par affinité quand même. Y avait des gens qui n'habitaient pas le quartier et qui allaient dans le Ve-VIe par exemple, avec Audrey Coz, Maxime Journiac, Pablo Rouy ... C'était une sensibilité plus [...], je ne sais pas quel mot trouver, ils étaient très anti-trotskistes tu vois. Ils étaient plus Folles lesbiennes, la mouvance de Patrick Cardon. Jacques Girard dans son livre les qualifie de « folles radicales ». Audrey Coz, tu as dû en entendre parler ?

Mathias : Non.

Alain : Ils ont fait un journal qui a dû avoir deux trois numéros que j'ai donné aux archives, Gaie Presse. Autour de Pablo ! Alors voilà quelqu'un qu'il faudrait retrouver : Pablo Ruiz. Ça te dit quelque chose ? Mais il est encore vivant ?

Mathias : Je ne sais pas.

Alain : Alors les membres de ce groupe qui étaient de sensibilité plutôt « folles lesbiennes » voyaient rouge quand ils croisaient des trotskistes, et ils étaient persuadé qu'on était là pour les infiltrer. Alors que c'était exactement le contraire. C'est plutôt la Ligue qu'on infiltrait. Dès qu'on avait des idées au GLH on s'empressait de les répercuter dans la Ligue. On n'était plus militant trotskyste, je l'ai déjà dit et ça a été écrit, on était plus militant du GLH dans la Ligue que militant de la Ligue pour prendre la tête du GLH. C'était une idée saugrenue qui ne nous a jamais effleuré ! Alors tout cela pour dire qu'il y avait des groupes de quartier et avec des sensibilités particulières et c'était très bien comme ça d'ailleurs.

Mathias : Il y a eu plusieurs rencontres nationales, est-ce que toi t'y participais ?

Alain : Moi je n'ai que le souvenir de la rencontre nationale de Lyon en novembre 78 où il y avait énormément de monde. C'est facile à retrouver, il y a eu des articles. On était bien 200 je dirais. Mais là c'était novembre 78, c'était la fin du mouvement, du mouvement GLH je veux dire. Tout le monde préparait déjà l'avenir, Jean Le Bitoux allait fonder le Gai Pied l'année d'après. Nous on préparait Masques. Pablo, Ruiz et d'autres préparaient la radio, Fréquence Gaie, Jean Pierre Meyer-Genton préparait l'ouverture des Mots à La Bouche, rue Simard, dans le 18° qui allait se faire mi-janvier 80. Le GLH de Marseille préparait l'Université d'été. Donc, à Lyon, on a confronté tout cela Et puis c'est à Lyon qu'un, un certain nombre de personnes ont fondé le COUARH, devenu ensuite le CUARH. Dans une démarche purement militante et politique au sens classique, la revendication de l'abrogation des discriminations anti-homo, les fameux alinéas. Sinon je n'ai pas de souvenirs d'autres rencontres, après Il y a eu Marseille, la première Université d'été homosexuelle.

Mathias : Alors il y en a eu quelques autres, mais plus petites effectivement en 77. Il y a eu aussi un certain nombre de tentatives qui ont relativement avorté aussi. [...] Et donc les élections législatives de 78, avec la présentation de 2 candidats et moi j'ai le sentiment que c'est après ça que PQ commence vraiment à décliner.

Alain : Oui tu as en partie raison. Il y a eu la création des CHA et les CHA c'était déjà la mort du PQ. On voulait donner un nouveau souffle au mouvement et comme il y avait peut-être trop de monde aux AG du GLH-PQ, l'idée de faire des groupes de quartier est apparue. Mais c'était peut-être aussi parce qu'on commençait à tourner en rond et à ne plus trop se supporter entre sensibilités...

Mathias : C'est ça ton explication ?

Alain : Oui je crois. Parce que c'est bien joli de se retrouver tous les samedis à Jussieu mais pour quoi faire ? Et donc les discussions tournaient un petit peu en boucle d'où l'idée d'aller dans les quartiers, de faire de l'action locale. Après je t'ai dit, on a fait des débats dans un cinéma, puis les élections et ça s'est arrêté là. Ça s'est arrêté là parce qu'il y a eu d'autres choses qui ont pris le relais encore une fois, Gai Pied, Fréquence Gaie, Masques C'est là que les énergies qui voulaient s'investir se sont investies. Pour résumer, je dirais qu'il y a eu le temps de l'affirmation, la sortie du placard, entre nous à Jussieu ou dans les groupes de quartier, et dans la rue, le 1^{er} Mai ou dans d'autres manifs. Et après, chacun a voulu vivre, changer sa propre vie, sa vie personnelle d'abord mais aussi notre vie publique, en créant des journaux, une radio, une librairie etc...

Mathias : C'est à dire que vous, les militants des GLH, si vous étiez dans une militance politique avec les GLH, 78, fin 78 début 79, et la suite pour vous c'est plutôt dans le culturel ?

Alain : Pas exactement ! Notre démarche restait politique même si elle s'investissait dans des champs divers, en particulier culturels, pour nous à Masques mais pour d'autres ça a été... La radio tu me diras c'est culturel aussi mais pas seulement, cela relevait aussi du quotidien. Le CUARH lui se situait dans une démarche plus classique, je n'ose pas dire politicienne mais il y avait de cela ! Nous, nous voulions faire des choses, de passer à l'action, concrète et pas seulement se regarder dans le blanc des yeux même si c'était fort, fort agréable ! Changer la vie et pas seulement la nôtre ! On n'allait pas attendre qu'un parlement veuille bien se pencher sur nous et nous donner la permission ! Cela dit, au printemps 80, lorsque des milliers de cubains fuyant la dictature castriste se sont retrouvés à Port Mariel, dont de nombreux homo que le régime traitait de « gusanos » (vers de terre) nous avons été les seuls à agir ! Le Cuarh a refusé ! Nous avons écrit une tribune libre, que toute la presse « de gauche » a refusé de publier... Seul Jean François Kahn a accepté, dans les Nouvelles littéraires... Il s'était produit la même chose en 79 quand seuls les CHA ont manifesté contre les ayatollahs en Iran !

Mathias : Mais est-ce qu'il y a ... Comment dire. J'ai l'impression que les gens du CUARH, les gens qui vont faire le CUARH (comité d'urgence anti répression homosexuelle) Paris, ils n'étaient pas forcément dans les GLH.

Alain : Je suis d'accord.

Mathias : Ils sont un peu plus jeunes que vous ? C'est des gens que vous connaissiez ?

Alain : Oui mais ils étaient dans une démarche plus politique. D'emblée. Peut-être parce que l'étape de l'affirmation existentielle était passée après tout. Donc il y a eu une période, en va dire 75-77 où il fallait s'affirmer, se vivre. Et puis après on passait à des actions, suivant sa sensibilité. C'est assez logique finalement comme parcours. Et tu as raison, les fondateurs du CUARH, à ma connaissance, ils sont venus plus tard. [...]

Mathias : Il y avait des lesbiennes à PQ ?

Alain : Oui mais pas beaucoup. Mais il y en avait. Et qui étaient, alors, les lesbiennes du PQ si j'ose m'exprimer ainsi, elles refusaient, je pense à une personne bien précise, elles refusaient la non-mixité des groupes lesbiens. Elles ne voulaient pas se retrouver qu'entre goudous. Après tout pourquoi pas. Et donc elles étaient heureuses d'être au GLH-PQ.

Mathias : Et elles avaient un petit groupe qui s'appelait les Pétroleuses, ça te dit quelque chose ?

Alain : Oui, mais les Pétoleuses c'étaient surtout les filles de la Ligue. Tu demanderas ça à Suzette Triton. Les filles auxquelles je pense n'étaient pas du tout dans une organisation politique. Elles n'aimaient pas les féministes parce qu'elles leurs reprochaient plus ou moins d'être des lesbiennes occasionnelles et elles préféraient être avec les pédés. C'est curieux hein ! Il y a une photo par exemple, en 79, très évocatrice : Le Shah d'Iran vient d'être renversé et l'Ayatollah Khomeini impose le voile. Et les CHA ont été les seuls à manifester : on avait tous des triangles roses et des tchadors roses. Et ces filles étaient là tandis que les féministes ne sont pas venues. On a manifesté contre ce qu'il se passait en Iran et il y avait les pédés et ces filles lesbiennes. Et j'en suis très fier, on n'était pas nombreux, on était peut-être 50, mais historiquement je trouve que c'est pas mal d'avoir été les premiers. Les féministes n'ont pas voulu se mêler à ces troupes-là. Les féministes genre Psy & Po, qui tenaient le haut du pavé. Ne pas se mélanger aux mecs.

Mathias : Elles étaient quoi, elles étaient une dizaine les lesbiennes dans PQ ?

Alain : Oui je pense que c'est de cet ordre-là. Mais c'est étonnant cette présence des lesbiennes qui voulaient être là dans un lieu mixte.

Mathias : Comme il va y avoir le CUARH, le MIEL, avec des lesbiennes qui veulent aussi être en mixité. Tu étais à la Pagode quand il y a eu ...

Alain : Quand il y a eu... l'attaque, le 22 janvier des fachos de Jeune nation. Puis La police a investi les lieux, tout le monde s'est sauvé. Enfin s'est sauvé, on est parti parce que on ne pouvait pas faire autrement ! Mais j'étais surtout l'année d'avant à l'Olympic où ça a été... Quelque chose d'assez formidable !

Mathias : Tu peux raconter un peu ?

Alain : Oui. C'était au cinéma l'Olympic, en avril 77, chez Frédéric Mitterrand. Il y avait tellement de monde, à la première séance, il y avait des centaines de personnes qui poussaient pour rentrer, or c'était une façade en verre. Ils allaient défoncer les vitres, ça allait mal se terminer. Et là, j'ai admiré Mitterrand qui a dit : "Allez, on ouvre tout, on laisse entrer tout le monde, personne ne paie, c'est pas grave, tout le monde entre". Donc il y a des gens partout, assis par terre dans les couloirs, et, dans la salle, l'estrade s'est effondrée sous le poids des gens qui y montaient pour chanter. Et il y a eu un grand débat enflammé après le film, j'ai complètement oublié ce que c'était, mais peu-importait. Un grand débat ou alors des affirmations de untel, untel, untel, un militant communiste par exemple, Jean Paul Pouliquen, qui a raconté ce qu'il vivait au PC. Et ça a duré une semaine comme ça, une semaine de délire absolument tous les soirs, inoubliable.

Mathias : La fête tout le temps.

Alain : Ouais, la fête tous les soirs. Et je me demande comment on a tenu !... On était jeunes parce que ça finissait à une heure du matin, un truc comme

ça, nous on avait une heure de bagnole pour rentrer et à 8 heures on était devant nos élèves. En pleine forme ! Et puis malheureusement la Pagode ça s'est terminé le deuxième ou le troisième jour j'ai oublié.

Mathias : Il y a eu la saisie des films très rapidement et puis à la fin de la semaine...

Alain : L'attaque des fachos et puis les flics qui ont fait fermer les lieux. Donc l'Olympic a été un grand moment et la Pagode malheureusement n'a pas pu connaître le même sort. Alors je me demande en revanche qui étaient les organisateurs, je sais plus.

Mathias : De la Pagode ? Mais c'est le GLH-PQ aussi.

Alain : Oui mais qui ? Peut-être Jean Le Bitoux déjà.

Mathias : Parce que l'Olympic c'était qui ?

Alain : C'était le PQ aussi. Il devait y avoir un groupe cinéophile.

Mathias : il y avait Lionel Soukaz.

Alain : Voilà. ! C'était Lionel Soukaz. Et pour la Pagode pareil. Parce que je n'ai pas le souvenir d'avoir discuté de cela. D'avoir participé, par exemple au choix des films, les aspects pratiques, donc cela doit être un groupe autour de Soukaz.

Mathias : Mais du coup dans les années de militantisme PQ, vous n'alliez pas trop distribuer des tracts, des trucs comme ça, ou c'était occasionnel ?

Alain : C'était rare en effet, sauf au 1er mai, et dans quelques grandes manif, mais je n'ai pas de souvenir de manif du seul GLH PQ. A part en 79 contre l'Ayatollah, mais sinon c'était le 1er mai et c'était sportif quand même. Enfin la première fois, en 1976, il a fallu se bagarrer avec le service d'ordre de la CGT.

Mathias : Vous étiez derrière le MLF ?

Alain : Je ne me souviens même plus où on était. On a dû entrer dans le cortège, peut-être derrière la CFDT. Je ne sais plus. Après, on était protégé par le SO de la Ligue. On ne nous cassait plus la gueule ! Notre problème à Jean-Pierre et à moi, c'est que c'était la première fois qu'on apparaissait en public, enfin ce n'était pas un problème, ça ne nous a pas empêché d'y aller, mais donc c'était au grand jour, tout le monde nous voyait, entre autres nos jeunes militants de Pontoise, nos petits lycéens, qui ouvraient de grands yeux. Enfin ils n'étaient pas fous, on habitait ensemble, donc ils devaient quand même s'en douter... C'était le coming-out au grand jour et d'ailleurs le soir, ils sont venus nous voir à la maison, on avait une maison dans les environs de Pontoise, nous féliciter, bravo, c'est sympa etc. C'était notre préoccupation du jour, alors l'histoire du SO... Et c'est vrai que sortir pour la

première fois au grand jour dans un cortège pédé, et bien, je m'en souviens ! Maintenant ça ne me fait plus ni chaud ni froid mais à l'époque, c'était un premier pas.

Mathias : Et PQ c'était un peu toute ta vie non ?

Alain : Ah oui oui oui. On ne faisait que ça !

Mathias : Mais du coup, qu'est-ce que vous faisiez ?

Alain : On allait aux réunions, on écrivait les articles pour Rouge, on animait la commission Homo parisienne qui harcelait sans cesse la direction qui ne faisait rien ! En clair on n'a jamais obtenu grand-chose. Si ce n'est créer une commission nationale, tu vois, comme disait Clemenceau, « Quand on veut enterrer un problème, on crée une commission » et donc la commission nationale elle n'a pas obtenu plus, n'en déplaie à Jean, Jean Cavailles qui va te dire le contraire ! Enfin la Ligue était probablement l'organisation la moins sectaire, avec Révolution ! dans ce domaine.

Mathias : Et le PSU peut-être ?

Alain : Ah oui, le PSU en effet ! On a été à la fête du PSU aussi ! Pour tenir un stand. On a même été aussi la fête de Lutte Ouvrière, je me demande comment ils ont accepté qu'on vienne. Donc tenir des stands, distribuer des tracts mais dans des grosses manifs. Je n'ai pas 'autres souvenirs. Sauf pour les élections 78, on avait distribué 2-3 tracts et collé quelques affiches de Copi.

Mathias : Et donc toi tu quittes PQ en 78 ?

Alain : Non, on n'a pas le sentiment de quitter, on a créé le CHA XVIII, d'autres le CHA V-VI° etc...

Mathias : Il n'y a pas eu de fin ?

Alain : Non, il n'y a pas eu de fin. Je crois que ça s'est délité petit à petit et tout ce qu'il restait s'est reconverti dans les CHA. Et les CHA je ne suis pas sûr qu'il y en ait beaucoup qui aient été très actifs, sauf le CHOP (comité homo de l'ouest parisien). Il s'était constitué sur une autre sensibilité politique autour de Jacques Vandenberghe.

Mathias : Les CHA étaient plutôt trotskiste ?

Alain : Non, mais au sein du CHA XVIII° , nous étions plusieurs à venir de la Ligue communiste : Jean-Pierre Joecker, Jean Marie Combette, et moi qui habitons le 18°. Mais les CHA c'étaient avant tout des groupes de parole, pour l'essentiel.

Mathias : Et la dernière fois tu me racontais que, à ce moment là aussi, vous viviez en communauté.

Alain : Oui, enfin communauté c'est un bien grand mot. Mais nous on a toujours vécu en communauté. Jean le Bitoux aussi ; Pablo, Audrey avaient aussi, je crois un appartement ensemble. Il y avait un certain nombre de « communautés » connues par leur situation géographique.

Mathias : En fonction des amitiés, des sensibilités ?

Alain : Oui bien sûr ! Qui avaient leur propre vie. On disait alors, on va aller faire une réunion à Voltaire. Voltaire c'était chez Jean le Bitoux parce qu'il habitait boulevard Voltaire. Ou alors à Anvers c'était chez nous. Ou à Blanche, car Jean Pierre Meyer-Genton et JM Combettes habitaient rue Blanche, avec Roger de l'Agence Tasse. Moi je trouvais que c'était bien, de ne pas vivre en petit couple comme ça ? Enfin, nous, on n'était que trois. A Voltaire ils étaient cinq je crois, avec Jean Le Bitoux et son ami, Jean Nicolas et Yves Charfe De toute façon vu la taille des appartements, les amis de province savaient qu'ils pouvaient aller dormir à tel ou tel endroit. Donc ça c'était un aspect que j'ai bien aimé...

Mathias : Et pourquoi créer Masques ?

Alain : Ah ! Il faudrait pouvoir poser la question à Jean-Pierre Joecker. L'idée effectivement c'était de faire une revue, car on n'avait pas les moyens financiers de faire autre chose. Culturelle, c'est vrai avec une dimension militante mais qui a très très vite diminué. Mais pas militante au sens de on va faire des tracts, des pétitions, ça nous faisait c... cela. Militante dans la logique de l'affirmation, l'affirmation dans le domaine de la presse en sollicitant toute une série de plumes qui étaient ravies de nous donner des contributions ou parfois de ne pas en donner pour certains autres. ! Donc ça été ça l'idée. Jean Pierre y pensait depuis 78... il dessinait les couvertures par exemple, il commençait à réfléchir à qui demander des collaborations de façon à avoir une parole, pas uniquement gaie d'ailleurs, on voulait échapper à l'enfermement. Mais on n'a pas totalement réussi, car on a dû sous-titrer le titre Masques. Masques c'était exprès, on a choisi ce nom-là car on ne voulait pas d'un titre comme homo machin chouette, mais on s'est dit : Masques tout seul ça ne veut rien dire, donc on a mis en dessous, revue des homosexualités, on tenait beaucoup à ce pluriel. Mais c'était quand même d'une certaine manière un enfermement. [...] Donc voilà l'idée et je crois que c'était une bonne idée en effet. Il y a eu un public pendant quand même un certain nombre d'années moyennant quoi la revue n'a jamais été rentable quand même. Et si tout n'avait pas été entièrement bénévole, elle aurait disparu tout de suite ! On n'a jamais gagné un centime avec Masques. En revanche Persona a gagné de l'argent, dès les 2 premiers livres, Les hommes au triangle rose et le Livre blanc de Cocteau. Et ça, ça a permis de tenir et de continuer à imprimer Masques. Ce qui ne coûtait pas très cher d'ailleurs. Le premier numéro, c'est la Ligue, qui avait un peu honte j'imagine, et qui a accepté de nous faire crédit pour imprimer le 1^{er} numéro qu'on n'avait pas

d'argent pour payer ! On a fait un gala au Bataclan qui nous a permis de très largement payer notre dette et même d'imprimer les numéros suivants. C'est comme ça que c'est parti.

Mathias : Quand vous étiez à PQ, vous aviez des liens avec le GLH-14 décembre, ou le GLH-Groupe de base (la scission du GLH eut lieu le 14 décembre 1975) ?

Alain : Au début non. Le 14 décembre a vite disparu d'ailleurs. Mais je ne sais plus comment s'est fait le lien avec Alain Huet qui était l'animateur de 14 décembre ? Avec le Groupe de base non. Et c'est une erreur. Mais je crois qu'ils ont disparu dans la nature assez vite. On ne les connaissait pas. On avait aucun contact personnel avec eux et je regrette parce qu'il y avait sûrement des gens très bien. Quant à Alain Huet, je me demande comment on l'a retrouvé ?

Mathias : Parce qu'il y avait l'Agence Tasse !

Alain : Voilà, c'est par l'Agence Tasse dont l'un des rédacteurs, Roger Leduc, habitait à Blanche, avec Jean Marie Combette et Jean Pierre Meyer Genton. Encore une communauté. Et donc Roger était là, et par Roger on a connu Alain Huet, et Alain Huet est devenu un pilier du CHA XVIII alors que je me demande bien où il habitait ! C'était quelqu'un de très sympa, mais qui avait un problème d'âge. Il avait 40 ans. C'était le plus vieux. Il nous l'a dit un jour très ému, il a dit, voilà j'en ai marre d'être le plus vieux, tout le monde me regarde comme un grand père etc. C'était assez émouvant. La parole ce n'était pas seulement dire je suis pédé, c'était dire « voilà j'ai quarante ans et c'est pas drôle ». Il faisait un sacré boulot avec l'Agence Tasse. C'est une mine d'information. Je me demande d'ailleurs comment il finançait ça. Il y avait quelques abonnés mais.... Enfin, ce n'était jamais qu'un journal ronéotypé, ça ne coûte pas cher non plus. [...] Mais il avait tourné la page du GLH 14 décembre Alain, il était Alain Huet. Il était Agence Tasse...

Mathias : Jean Stern hier me disait que la drogue était bien présente parmi vous. Qu'est-ce que toi tu en penses ?

Alain : Ça dépend ce qu'on appelle le « vous ». Je crois qu'effectivement du côté des gens qui étaient dans le Ve-VIe, qui ont fait Gaie Presse et étaient un peu « spontanéistes » c'est vraisemblable. Je n'en sais rien et je m'en fous éperdument, je ne porte pas de jugement moral là-dessus. Nous, quand je dis « nous » c'est par exemple le CHA XVIII, il y en a quelques-uns qui se roulaient des pétards, mais à mon avis ça n'allait pas au-delà.

Mathias : Trop trotskiste pour cela ?

Alain : Peut-être. Moi je n'ai jamais trop aimé... parce que je n'aime pas perdre le contrôle de moi-même, donc je m'arrange pour ne jamais être ivre mort, je m'arrête avant. Pareil le shit, ça me met dans des états donc je préfère

m'abstenir. Donc au CHA XVIII, je ne suis même pas sûr qu'il y avait des gens qui se roulaient des joints pendant les réunions. Ça aurait été possible, mais je n'ai même pas de souvenirs de cela. En revanche, je pense qu'effectivement, chez des plus jeunes, oui certainement. Mais je n'en sais pas plus.

Mathias : Tu étais à la manif du 4 avril 81 ?

Alain : Oui bien sûr. Masques avait un véhicule. On a fait toutes les manif depuis qu'il y en a eu. La première c'est 79 je crois. Et après il y avait de plus en plus de monde. En 81 on a terminé à Beaubourg. Il y avait un monde fou. C'était énorme. Après, il y avait un peu de musique mais ce n'était pas très festif. C'était manif manif. Et après la fête à la Mutualité. Pareil plein de monde, la Mutu archipleine.

Mathias : Et donc vous, avec Masques en fait vous accompagnez un peu le mouvement ?

Alain : Oui mais de loin. C'était le CUARH le mouvement à l'époque. Et le CUARH ça n'a jamais été notre tasse de thé. On a toujours trouvé que c'était un peu « droits démocratiques », c'était très trotskiste le CUARH. Il ne faudra peut-être pas que tu écrives cela, mais il correspondait à une très ancienne conception léniniste et trotskyste : des revendications très larges pour séduire le chaland et puis une fois que les gens viennent militer, on passe à l'étape supérieure et on essaye de les convaincre de la nécessité de la révolution mondiale et donc d'adhérer au parti ! Le PC faisait la même chose ! Tout le monde était pour les droits démocratiques en 1981. Mitterrand n'avait pas encore abrogé les deux alinéas, mais après... C'était très bien que les gens le fassent et Jean Cavailles en rendait compte régulièrement dans Masques. Il avait toute liberté pour écrire, aussi long qu'il le voulait. [...]

Mathias : Pour toi, le CUARH c'est une construction politique de la Ligue ?

Alain : C'est un peu réducteur, de la Ligue et d'autres organisations d'extrême gauche. Il n'y a pas que la Ligue qui était au CUARH quand même. Tu demanderas à Mélanie Badaire . Je crois que ça correspondait à une vision, effectivement, des groupes politiques, en marges du PC et du PS. D'avoir un terrain d'expression large sur les droits démocratiques.

Mathias : Après, ce que j'ai pu lire, plus dans des publications de groupes en région, c'est un peu fatigant, de tourner un peu en rond, à réfléchir à l'identité, c'est quoi l'identité homosexuelle avec ces tous petits groupuscules hyper intellectuels, et de dire : si on veut faire un mouvement il faut qu'on s'ouvre aussi.

Alain : Oui, ça je suis d'accord. Il fallait le faire. Il fallait créer des choses, et c'est ce qui a été fait, un peu partout, en province surtout d'ailleurs Ce n'est pas péjoratif quand je dis province, c'est tout simplement qu'il n'y existait presque rien hormis les lieux de drague. Ce qu'a fait Jean Cavailles à Dijon

avec Diane et Hadrien c'était remarquable et ça a eu un vrai succès dans une ville comme Dijon. Je n'en reviens encore pas d'ailleurs !

Mathias : Et toi même si tu n'y étais plus vraiment, comment est-ce que tu vois la fin du mouvement que moi j'arrête en 86.

Alain : Hum ! Je crois que tu as raison.

Mathias : Est-ce que c'est : ça fait 10 ans que les gens sont en train de faire des trucs, ils sont en train de se fatiguer, ils veulent passer à autre chose. Est-ce que c'est ce sentiment que les droits ont été acquis et que la nouvelle génération qui vient ensuite elle ne sait plus trop pourquoi se battre ...

Alain : Oui je crois. La nouvelle, tout comme l'ancienne d'ailleurs, avait envie de vivre, enfin !

Mathias : Et le sida ?!

Alain : Ah c'est sûr. Le sida a été un coup d'arrêt terrible. Mais je crois que c'est vrai qu'à partir des années 80, quand Mitterrand a aboli les deux alinéas qui restaient encore, il n'y avait plus grand chose à réclamer. [...] Le mariage, mais à l'époque on était contre !! Ce qu'il fallait faire je crois c'était vivre. Faire tout ce qu'on n'avait pas pu vivre pendant des décennies avant. Donc c'était ça notre sentiment. Et il y avait aussi une génération qui voulait passer à autre chose, qui en avait marre du militantisme traditionnel. A Masques, nous avons inventé un néologisme, la « militance » pour désigner cette nouvelle forme de vie dans le quotidien. Non seulement sortir du placard mais vivre au grand jour. Là-dessus arrive le sida. On a vraiment commencé à le sentir en 88, un peu avant. Il y a eu les premiers morts. Freddie Mercury en 81, qui l'a annoncé lui, puis Klaus Nomi en 82, Foucault en 83. Ça a écrasé tout. La première chose que je regardais dans le Monde c'était la nécro, et j'y trouvais, presque chaque jour, un ou deux décès du Sida. C'était plombant. Mais on a eu du mal là aussi à admettre ça, je me souviens des discussions, et dans Libé, par exemple, c'était une invention le sida, ça n'existait pas. Il y a eu toute une période où on était un peu stupéfié par ça et on essayait de se dire « c'est pas vrai ! » A Masques on en a discuté. On s'est dit : est-ce qu'on fait un numéro sur le sida. On a discuté des heures, des heures. Et si on le fait qu'est-ce qu'on dit et pourquoi faire. Et finalement on ne l'a pas fait. Parce que Masques s'est arrêté n'importe comment en 85.

Mathias : Quand tu dis que Masques s'est arrêté ?

Alain : Alors oui, quand est-ce qu'on a réfléchi à faire un numéro sur le sida, je ne sais pas, 84 peut-être, et puis après la revue à disparu. Mais de toute façon on ne savait pas comment s'y prendre, on ne savait pas comment le faire. Et donc plutôt que d'écrire n'importe quoi... Mais je me souviens, j'ai découvert ça, c'est prémonitoire, j'étais à New York en 81 avec Patrice Lorenzo. On va à Fire Island, c'était le grand lieu de drague, et à l'arrivée, sur

le port, il y avait un grand stand : le cancer gay. On regarde ça, on se dit qu'est-ce que c'est ce truc-là, et notre anglais ne permettait pas forcément de comprendre tout... On se dit tiens, et puis bon on est parti etc. Dès 81 ! Et puis en France, je crois, l'impact est apparu avec la mort de Klaus Nomi. Quand j'ai dit cela à Frédéric Martel, l'auteur de « Le Rose et le noir », il m'a répondu : "Mais non, vous vous trompez complètement, c'est impossible". Je lui dis, écoutez impossible non, je sais que j'étais à New York en 81, pas en 82. Même lui ne voulait pas admettre que c'était en 81 qu'il y a eu les premières infos sur le cancer gay qui commençaient à se répandre à New York. Et on était chez des pédés à New York, des copains, qui en sont morts d'ailleurs, et qui étaient également au courant de ça.

Mathias : Ben oui, c'est juin 81 que le CDC d'Atlanta donne les 5 premiers cas.

Alain : Et je me souviens très bien de ce stand ! Ça fait un drôle d'effet, tu vois, cancer gay ! Donc effectivement le sida a complètement décimé nos rangs.

Mathias : Moi ce dont je voulais vraiment discuter avec toi c'était vraiment autour de ce GLH PQ, avoir un peu une vision...

Alain : Moi je crois que pour résumer mon sentiment sur le PQ c'est qu'il ne faut pas l'enfermer dans une vision politique, du style groupe d'extrême gauche qui discute de l'identité à perte de vue. Ça a existé, quand on relit les textes de Politis par exemple c'est hallucinant. Mais qui lisait les textes de Politis ? Presque personne, même pas moi. C'était tellement chiant ! Donc on allait aux AG, pas pour discuter de cela hein, on allait aux AG pour voir des pédés et des lesbiennes, pour draguer même si ça ne draguait pratiquement pas. Il y a eu une autocensure sur la drague ! Terrible ! Incroyable ! Ça aurait été dégradant que d'aller mettre la main aux fesses à quelqu'un. C'était très normé de ce point de vue-là. Un peu moins quand on a fait un weekend en Seine et Marne, où le soir quand même tout le monde s'est retrouvé bon... Ça a baisé quoi ! Mais sinon les réunions, c'était soft ! Et on y allait pour le plaisir d'être ensemble, et ça dépassait toutes les étiquettes politiques qu'on a pu accoler sur le PQ, et c'est en ce sens-là qu'on n'était pas très éloigné probablement des GLH Groupe de base, ou du GLH-14 décembre. Ils se sont séparés mais je crois que derrière quelques individualités qui sont à l'origine de la rupture du 14 décembre, il y avait un grand nombre, des dizaines et des dizaines de gens qui n'en avaient absolument rien à battre et qui y allaient pour le plaisir d'être ensemble, de pouvoir être soi-même et d'en parler, c'est cela, c'est mon sentiment sur le GLH-PQ.

Mathias : Oui je pense qu'il y a la dimension politique qui est effective et qui se voit dans les textes, mais comme tu dis ou racontait Jean hier, c'était

aussi le truc de groupes de parole, le fait d'exister. Enfin commencer un peu à exister.

Alain : Et ça c'était quand même l'époque. Je ne suis pas sûr qu'aujourd'hui on s'en rende compte encore. [...] Là c'était émouvant, [...] des petits jeunes qui arrivaient, tout tremblotants, ils disaient, ben voilà, vous êtes les premiers à qui je peux le dire etc. Bon, c'est émouvant, c'est beau ! Et ça, ça a été extrêmement important je crois pour l'affirmation, parce que rien de tout cela n'existait quand même. La seule chose qui existait c'était la drague dans les parcs, qui avait son charme par ailleurs. Mais c'était quand même limité. Et puis il y a eu Libé, les petites annonces, les petites annonces de Libé. Et une chose que tu n'as pas connu, t'es trop jeune, le téléphone, je ne sais plus pour quelle raison, il y avait certains numéros de téléphones, qui n'existaient plus je pense, et donc quand tu faisais ce numéro-là, tu te retrouvais en réseau, on appelait ça le réseau, et y avait des tas de mecs qui disaient je sais plus trop quoi : je suis disponible à telle heure à tel endroit pour faire ça. Disons que ça a eu un gros succès. Ensuite il y a eu le Minitel. Mais avant il y avait ce réseau.

Mathias : Attends, tu peux me répéter comment c'était ?

Alain : Et ben c'était des numéros de téléphone, alors comment on avait ces numéros de téléphones, je ne me souviens plus, le bouche à oreille je pense, tu faisais un numéro de téléphone, et au lieu d'avoir un interlocuteur, t'étais dans le vide, et il y avait des gens qui disaient : je suis untel, si tu veux on se voit. Et qui donnaient leur vrai numéro de téléphone. Et après tu rappelais la personne, et tu faisais ton affaire où tu ne la faisais pas. Le réseau. Des vieux te raconteront ça. Parce qu'on y a passé des heures ! Surtout Jean-Pierre. Moi un peu moins. Mais c'était frustrant quand même. Et puis après le Minitel rose. Mais c'était aussi très frustrant quand même. Moi je n'ai jamais été très adepte du Minitel rose... Parce que bon, 1m80, 18 cm tout ça ... Pas très exaltant. Et puis il y a eu les boîtes quand même. Un des gros éléments à Paris, parce qu'en province ça a été bien plus lent à venir, les premières boîtes c'est à peu près dans les années 76, je dirais, avec les backrooms. Elles faisaient salle comble tous les weekends. La première ce fut le Bronx. Je n'y suis jamais allé moi, j'ai regretté. On s'y écrasait. Après il y a eu près de la place Clichy, le Daytona où il y avait 500 personnes tous les samedis. C'est à peine si tu pouvais entrer dans la backroom tellement il y avait de monde. C'était quelque chose. Ça a joué aussi ça dans la socialisation. Et ce n'était pas aussi sordide qu'on a bien voulu le dire. T'étais pas obligé d'aller dans la backroom, tu pouvais rester dans la salle de danse pour le plaisir des yeux. Le Bronx, ce fut la première boîte où ça baisait. Et qui n'a pas été interdite. C'était sous Giscard. Et les flics n'y venaient pas.

Mathias : C'était sous Giscard ?

Alain : Oui ! C'était en 76 je pense. Alors, j'ai su après, parce que ça me semblait bizarre quand même, qu'en fait les patrons de boîte payaient les flics, pour qu'ils ferment les yeux. Ça c'est le portier du Daytona qui me l'a dit. Parce qu'on venait souvent, il nous connaissait bien etc. [...] Donc ces boîtes étaient tolérées par une sorte d'accord tacite avec la police. Parce que sinon c'était outrage aux bonnes mœurs. Bah oui, parce que il y a eu l'affaire du Manhattan, t'as dû retrouver ça dans tes archives. [...] Pourquoi le Manhattan ? Parce que peut-être le taulier du Manhattan ne payait pas les flics, je n'en sais rien.

Mathias : Le Manhattan c'est en 1978 et c'est le retour un peu de la vague répressive de Giscard où il y a de nouveau des interdictions de publications.

Alain : Oui, toute une vague d'interdiction de publication, par décret le 11 mars 78. Dont Gaie Presse.

Entretien réalisé à Paris en mars 2019